



BERNARD JAN

Rien de trop

Une enfance bretonne

Bernard JAN

Rien de trop

Une enfance bretonne

© Bernard JAN, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7765-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Colette

Prologue

Je vais tenter de vous expliquer pourquoi j'ai choisi ce titre, en vous racontant mon enfance et une partie de mon adolescence dans cette Bretagne rurale de 1946 à 1962, époque dont j'ai gardé le souvenir de moments heureux, même si le temps qui passe a fait son œuvre. J'en ai la nostalgie...

Les périodes compliquées, j'ai tout fait pour les effacer de ma mémoire sans forcément y parvenir. Qu'on le vénère ou le déteste, le lieu de l'enfance demeure un sanctuaire. L'enfance décide, et il est difficile de s'en affranchir, on ne fait que s'en éloigner. On dit qu'un rien suffit à réveiller la mémoire dormante de l'enfance, les riens d'un passé enfoui, et c'est sans doute pourquoi, lorsqu'on se remémore les souvenirs de cette époque, ils nous paraissent puissants et proches. Ce sont les lieux qui font renaître les choses d'avant, car eux changent moins que les hommes. Leur apparence s'altère, leur fonction évolue, mais l'âme d'un lieu résonne des bruits des hommes qui l'ont foulé. Charge à nous d'y voir défiler les événements d'un autre temps, les sentiments naissants, les paroles prononcées et perdues, de faire revivre le passé. Charge à nous d'évoquer les disparus, de faire l'éloge des gens ordinaires, de témoigner sur leur vie, car nos ancêtres sont une part de nous-mêmes. Mais l'enfance dépose aussi sur la vie des couleurs qui s'estompent. Souvent les images se délitent, perdent leur âme, tel visage s'efface, telle parole s'oublie, tel lieu qui nous était cher disparaît. On est aussi, parfois, pris dans une vague de nostalgie, tout nous revient comme pour être narré, on en plaisante, on en pleure. Car la peine aussi crée ce que nous devenons, pour le meilleur et pour le pire. C'est alors que vient l'inspiration de l'écriture, du sentiment de perte, quand tout semble s'annuler, tomber dans l'oubli, comme si le vide appelait les mots pour se remplir. Conserver la curiosité de l'enfance, vibrer pour tout, garder l'œil écarquillé, la bouche pleine de mots, les oreilles sensibles aux entours, c'est ce qu'il faut écrire. Il a fallu pourtant du temps, beaucoup de temps, pour se décider à commencer ce livre. Il faut être prêt à partager ses secrets. Mais toute bonne décision se prend sur la durée. Ainsi va la vie.

« J'ai souvent pensé que la plus émouvante histoire serait celle des hommes sans histoire, des hommes sans papiers mais elle est impossible à écrire » affirmait Jean Guéhenno dans *Changer la vie* en 1961.

Un village breton Saint Adrien

Au fil de l'eau

Le village de Saint-Adrien, c'est un petit bout de Bretagne. Situé sur la rive gauche du Blavet, une rivière fluviale qui prend sa source dans les Côtes d'Armor, près de la ville de Guingamp, avant de se jeter dans l'océan, à Hennebont, près de Lorient, cent cinquante kilomètres plus loin. Il n'abrite ni plus ni moins qu'une trentaine de personnes en 1946. D'après les uns et les autres, qui tenaient l'information de leurs grands-parents, la population a frôlé trois cents personnes. C'était dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, deux siècles avant, et c'est un bon début d'histoire.

En cette période, sa rivière, le Blavet, était importante pour Saint-Adrien. Il est dit que sa canalisation a été l'œuvre de bagnards, ce qui est inexact. Son projet a vu le jour en 1783, un décret promulgué par Napoléon l'a soutenu en 1802, enfin les travaux ont été achevés en 1825. Entre temps, différentes administrations se sont succédées, certaines ont depuis lors été jugées défaillantes, son budget aurait explosé, les retards se seraient accumulés, les travaux auraient été stoppés. Gigantesque, colossale pour la région, le chantier a donné du travail à une main-d'œuvre nombreuse. D'origine d'abord paysanne et sans qualification, qui désertait le chantier aux beaux jours pour retourner dans leurs fermes familiales participer aux gros chantiers agricoles.

Le personnel a été progressivement complété par une population ouvrière plus qualifiée, des tailleurs de pierre normands et des manœuvres spécialisés, qui a fini par faire souche dans les environs. Des réfractaires et des déserteurs des guerres napoléoniennes condamnés aux travaux forcés ont aussi constitué un appoint de travailleurs sous l'Empire. Mais les archives font état de fortes tensions entre la population native et ces étrangers, les ouvriers y sont présentés comme minoritaires, isolés, mal compris des paysans. Peu de fréquentations et beaucoup de mépris, en septembre 1825, le *Marie Thérèse* reliait en deux jours Hennebont à Pontivy, tracté par des hommes harnachés, à deux kilomètres par heure. Les chevaux ont rapidement remplacés les humains.

À chaque passage de pont, le cordage qui reliait le cheval au bateau était décroché pour le reprendre après le pont, *rien de trop*. C'était l'acte de naissance du canal du Blavet.

J'ai le souvenir tout gamin, d'avoir vu une péniche tractée par deux chevaux

passait sous le pont de Saint Adrien. C'était fascinant.

« Rien de Trop » s'applique parfaitement, au rythme du cheval : pas question de rentabilité, une harmonie introuvable de nos jours, un art de vivre depuis longtemps disparu, un autre monde.

La traction animale serait apparue quelques années seulement avant la fin du siècle.

Il y avait, aux tout débuts, celles à col d'homme ou à la bricole (plusieurs hommes harnachés).

À partir de cette date, de nombreux chalands ont sillonné le fleuve. À Saint-Adrien, existait un quai, utilisé pour le débarquement du bois, du charbon et du poisson. Le braconnage y était récurrent, mais traqué par les grands propriétaires, les seigneuries locales et les confréries ecclésiastiques. Les amendes pouvaient être fortes, mais pas assez dissuasives pour empêcher les paysans et les employés de ferme de venir se servir pour se nourrir à moindre frais. On y pêchait surtout des saumons, des lamproies, des anguilles. Saint-Adrien possédait aussi une pêcherie et une forge situées près de l'écluse actuelle, l'activité y était intense. La pêcherie était la propriété des hobereaux locaux, la seigneurie de Clécran et aurait cessé son activité avant 1800 par manque de rentabilité, la pollution sévissant déjà à l'époque, à cause du traitement du chanvre. La forge servait depuis 1830 à réparer les avaries des bateaux et à ferrer les chevaux. Une petite usine hydro-électrique a aussi vu le jour en 1933 qui a permis au village de connaître une électrification partielle, longtemps avant d'autres villages. Mon père, délaissant la carrière, avait travaillé à sa construction.

Les rives du Blavet sont aujourd'hui un lieu calme, un peu oublié, mais toujours séduisant et magique, tant y résonne le souvenir de son intense activité. Dans les années 1960, elles me paraissaient si accueillantes, que le premier métier que j'envisageais d'exercer était garde pêche pour pouvoir y passer mes journées !

Dans ma prime enfance, j'ai beaucoup fréquenté l'endroit : à pied, à vélo, à la pêche avec mes oncles et mes copains. Aujourd'hui encore j'y retourne avec, plaisir, la nostalgie sans doute.

L'eau est à même de recevoir à la fois la lumière du soleil, de la lune, des étoiles. Chez les Celtes, les sources permettaient un lien direct avec l'autre monde.

Entre la terre et le ciel

Au centre du village de Saint Adrien se trouve une chapelle en granit achevée vers 1560.

Moins prestigieuse que celle du Graal à Tréhorenteuc. Elle est construite sur les ruines d'un édifice plus ancien, la chapelle a vu le jour sous l'impulsion des Hospitaliers et a été soutenue financièrement par les seigneurs du secteur comme en témoignent leurs blasons : Rimaison, Quinipily, Rohan.

En 1160, le duc de Bretagne, Conan IV, fit don des terres situées sur la colline du Temple sur la commune de Quistinic à trois cents mètres du village, aux Hospitaliers de St Jean de Jérusalem, qui y installèrent une aumônerie. Bien avant la révolution de 1789, l'ordre avait quitté le site.

La chapelle a été construite suivant un plan en croix latine. Il a fallu adapter les fondations du site en raison du terrain dénivelé. L'édifice était sobre à l'origine pour répondre aux vœux d'humilité des Hospitaliers. Il a été décoré au XVII^{ème} siècle sous l'influence grandissante de la pompe baroque. Il est désormais classé aux Monuments Historiques depuis 1932.



Un bras de la rivière coule sous la chapelle. Des travaux d'assainissement ont découvert à son chevet un rocher poli autour duquel coule une source qui alimente une fontaine intérieure et une autre à l'extérieur. Ces fontaines ont bénéficié d'une certaine notoriété. Sans doute, le passé celtique et ses superstitions n'y sont pas étrangers. Les gens faisaient des kilomètres à pied, comme en pèlerinage, en vue d'y guérir leurs plaies, leurs maux, leurs chagrins, bref leurs malheurs. Les fontaines de Saint-Adrien étaient particulièrement réputées pour soigner les troubles gastriques des nouveau-nés. Tout un rituel était à respecter : faire le tour de la chapelle, prier en breton, déposer une offrande, faire boire le bébé et le frictionner de l'eau de la fontaine, étendre un linge d'enfant à la surface de l'eau dont la flottaison assurait la protection du nouveau-né. Bien des jeunes mères ont tenté l'expérience. D'anciennes croyances soutiennent qu'il y a de l'eau sous l'écorce terrestre et que le sol de la terre flotte sur l'eau. Certaines rumeurs prétendent aussi que des fées se reposent parfois le soir près des fontaines. Le prestige de l'eau est très présent parmi la population.

Les sources souterraines étaient l'objet de croyances celtiques. Elles ont été

recupérées par l'Eglise qui s'est empressée de les mettre sous la protection de la Vierge ou d'un saint.

Le culte de l'eau était pratiqué depuis l'époque armoricaine, et, a été aboli par le christianisme peut être sous l'égide de Saint Gildas lors de ses nombreux déplacements par le Blavet pour se rendre à Castennec à quelques encablures.

Chaque année, le deuxième dimanche de septembre, on y célèbre un pardon de moins en moins fréquenté .

La statue de Saint Adrien prend l'air à l'occasion en effectuant le tour de la chapelle, accompagnée de bannières évoquant des scènes bibliques et portées par des villageois, dont moi à plusieurs reprises. C'est le seul office de l'année alors qu'à une certaine époque le clergé y célébrait toutes les cérémonies religieuses. La notoriété du pardon et les indulgences qui y étaient attachées attiraient beaucoup de monde se déplaçant majoritairement à pied, et venant parfois de fort loin.

Le saint patron est invoqué pour guérir les maladies de peau et les coliques. Il y a encore peu de temps, les pèlerins se frottaient le ventre avec une pierre noire et ronde qui a été dérobée en 1992. Les gamins dont j'étais se sont beaucoup servis de cette pierre magique.

Peu de gens le savent, mais on y trouve aussi une dalle discrète, à droite du chœur, qui permettait d'accéder à un tunnel menant à la ferme de Clécran située à environ quatre cents mètres sur les hauteurs, ancienne demeure seigneuriale. Le tunnel n'est plus praticable.

Ainsi, pour continuer à s'adresser aux puissances surnaturelles, le christianisme s'est trouvé dans l'obligation d'assimiler des lieux et des attitudes inscrits dans la conscience collective.

Pour revenir à la « magie » de l'eau, je me souviens d'un homme âgé du village réputé comme sourcier. Les paysans faisaient appel à lui pour trouver de nouvelles sources. Je l'accompagnais tout gamin et, avec ma baguette de noisetier, je les trouvais au même titre que lui, parfois même avant lui. Ma baguette se tordait naturellement à l'approche d'une source souterraine. J'ai acquis une petite réputation, ce qui me flattait. Il me disait que « j'avais le don », suivant la formule. J'aurais peut-être pu en faire mon métier...La population pouvait considérer le sourcier comme un individu doué de pouvoirs surnaturels, ce qui était faux. Les découvertes de points d'eau n'étaient dues qu'aux lois physiques.

Le noisetier, un arbre magique représente le chemin de l'initié, de